

**Méandres de l'amour,
conférence faite au Café théologique de Montpellier,
le mardi 28 octobre 2014**

Pourquoi j'ai écrit ce livre

Le sous-titre de mon livre *Méandres de l'amour* est *Éros et Agapè*. Tout cela (titre et sous-titre) a besoin évidemment d'être explicité.

D'abord je parle d'*Éros*, en le comprenant comme un état : l'état consistant à être amoureux. Déjà pour certains aimer est simplement être amoureux. Quand on est amoureux, on aime, pensent-ils. C'est bien simple ! Eh bien non ! Être amoureux est être dans un certain état, qu'il est assurément bien agréable d'éprouver, car on y frissonne agréablement, et la vie semble avoir enfin du sens, du sel... Mais l'expression même montre qu'on est dans un état de passivité. Aimer au contraire est un verbe actif, il renvoie à une conduite à tenir, ou au moins à un engagement, une promesse de le faire. On peut opposer aussi si on veut le désir et la volonté. Pour cette dernière seule je réserve le mot d'*Agapè*, que j'expliquerai tout à l'heure. Si éros reste dans le désir, agapè suppose volonté.

Cependant j'en viens au titre lui-même : *Méandres de l'amour*. À l'inverse de ce que je viens de dire du sous-titre, le titre n'oppose pas radicalement les deux pôles. Le mot *Méandres* suggère une hésitation, un mélange. L'épigraphe aussi, empruntée à Balzac, montre la complexité de cette question. En fait, j'ai voulu dire qu'éros et agapè ne sont pas en opposition, mais en complémentarité, et souvent en mélange. Et donc aussi qu'il n'y a pas forcément succession chronologique dans le cours de nos vies d'un pôle à l'autre. Ils peuvent coexister dans une même expérience amoureuse. C'est ce que j'ai constaté dans ma propre vie sentimentale, dont ce livre dresse le bilan.

Beaucoup de mes livres ont été écrits en réaction contre une opinion répandue, une doxa, qu'on nous serine depuis des générations. Ainsi l'idée de mes [*Deux Visages de Dieu*](#) (Albin Michel, 2001) m'est venue quand j'ai constaté qu'à l'inverse de ce que dit le Catéchisme de l'Église catholique il n'y a pas qu'un seul Credo, mais deux, correspondant à des scénarios tout différents : le Symbole des Apôtres et celui de Nicée-Constantinople. Il est absurde de vouloir comme le dit l'Institution ecclésiale compléter les « manques » du premier par les « enrichissements » du second. Les deux sont absolument hétérogènes l'un à l'autre.

Pareillement pour mon [*Petit lexique des hérésies chrétiennes*](#) (Albin Michel, 2005). Je m'y suis insurgé contre l'idée qu'une hérésie était le refus d'un dogme antérieurement promulgué. J'ai montré que la plupart d'entre elles étaient des choix (sens d'*hérésie* en grec) correspondant à un foisonnement initial de pen-

sées, certains étant fort défendables, et que les dogmes ne sont apparus qu'après, pour bloquer ce foisonnement.

Il en est encore de même pour le présent livre. Les auteurs opposent traditionnellement éros et agapè : Anders Nygren, *Erôs et Agapè – La notion chrétienne de l'amour et ses transformations* (1930-1936) ; Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident, Les Mythes de l'amour*, etc. Ces auteurs valorisent systématiquement agapè, amour chrétien) au détriment d'éros (amour païen). Et évidemment, par voie de conséquence, le mariage, contre la passion amoureuse. Longtemps j'ai été d'accord avec eux, d'un point de vue théorique. Mais finalement cela ne m'a pas paru correspondre à mon expérience vécue, où j'ai éprouvé à la fois et parfois en même temps la passion (éros) et la compassion (agapè). Et puis j'ai constaté que pour les Pères de l'Église même Dieu avait pour les hommes un *manikos éros*, un amour fou, exactement l'expression que Breton a donnée pour titre à son livre célèbre : il n'y était plus question d'agapè. Et inversement et symétriquement j'ai vu qu'en grec moderne « Mon amour » se dit simplement *Agapè mou* – Prononcez *Agapi mou*, avec l'iotacisme. Voyez le surnom du dernier amour d'Édith Piaf, Théo Sarapo.

Enfin, notez que l'hébreu n'a qu'un mot pour dire « aimer » : *A'ava*. Donc pour lui la distinction d'éros et d'agapè n'a pas de pertinence. – Vous voyez par conséquent que tout ici se trouve brouillé, et qu'il faut encore une fois revisiter une doxa. Au fond, j'aime bien cette phrase de René Char, que j'ai mise constamment en pratique dans tout ce que j'ai écrit : « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience. »

Donc, à l'inverse des auteurs susdits, j'ai décidé de ne rien juger : si certains se satisfont d'éros, libre à eux. Si d'autres veulent qu'éros « débouche » sur agapè, libre à eux aussi. Ces deux positions sont analysées dans les deux premières parties de mon livre. Mais je leur en ai ajouté une troisième : *Du bon usage de l'amour*, qui est la plus personnelle, et où, en dehors de tout catéchisme je m'interroge sur les dangers respectifs qui les guettent si on les pousse à leur point extrême, et sur ce qui à mon sens pourrait permettre de faire durer une relation amoureuse face à l'ennemi majeur qui la menace : le temps qui passe.

Éros, ou l'amour de désir

Éros n'est pas l'amour de quelqu'un, mais l'amour de l'amour lui-même. Pour prendre l'exemple pris par Denis de Rougemont, celui de Tristan et Yseult, on peut dire que Tristan n'aime pas Yseult, il aime aimer Yseult – ou, ce qui revient au même, il s'aime aimant Yseult. On peut définir éros comme le primat du désir sur son objet. « On n'aime jamais personne, quand on aime » : cette phrase de Proust ne vise pas l'amour en tant qu'action, mais l'état consistant à être amoureux.

On veut aimer d'abord, et la rencontre de l'autre qui va être ainsi valorisé par notre attente n'est pas réelle, effective. Nous ne faisons que projeter sur lui tout un désir d'aimer dont notre cœur et notre corps sont gros. Ce que nous prenons

pour la cause de notre amour n'en est en réalité que le prétexte ou l'occasion (l'occasion pour lui de se manifester, de se déployer). – Mon livre est truffé de citations littéraires illustrant les différents cas que j'évoque. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas personnel. Mais fou serait celui qui penserait dire quelque chose de nouveau sur un tel sujet (et je pense même, sur tout sujet). Je mets mes pas dans ceux des autres, je classe tout ce qu'ils ont dit, et je dialogue avec eux.

Voyez par exemple ce que dit Augustin, dans ses *Confessions* (III, 1), sur sa jeunesse à Carthage : « Je n'aimais pas encore, et j'aimais aimer. Je cherchais un objet à aimer, aimant aimer – *Nondum amabam, et amare amabam. Quaerebam quod amarem, amans amare.* » Et voyez, à des siècles de distance, dans *L'Écume des jours* de Boris Vian, comment la rencontre de Colin et de Chloé est préparée, anticipée, par l'état où se trouve Colin avant la rencontre : « Tous les chemins mènent à Chloé, etc. ».

Le coup de foudre, qui est le fait de reconnaître quelqu'un que l'on ne connaît pas, s'explique facilement ainsi, par cette attente qui le fonde. Il est très fréquent, unilatéralement parlant. Mais quant à savoir s'il est partagé, quelles chances il y a pour que deux personnes se trouvent au même moment, dans un même lieu, et dans un même état de soif d'amour, c'est plus problématique : peut-être les mathématiciens spécialistes des probabilités, les statisticiens nous donneraient-ils une réponse ? *L'Écume des jours* est un roman, et le romancier écrit ce qui l'arrange sur ce point. Et dans le cas de Tristan et Yseult, le narrateur doit recourir au philtre d'amour pour que les deux jeunes gens connaissent un coup de foudre bilatéral.

Ce qui est séduisant dans éros, c'est qu'y triomphe l'imagination. Elle a tous les prestiges qui manquent au réel. Et elle fait battre le cœur. Voyez la définition que donne Spinoza de l'amour (compris en tant qu'éros) – l'a-t-il connu lui-même, je ne sais, mais ce qu'il en dit est définitif : « L'amour est une allégresse (le « battement de cœur » que je viens de dire) qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure – *Amor est laetitia concomittante idea causae externae.* » Autrement dit le « cinéma » que nous nous faisons est tout, et l'autre rien. C'est une sorte de « grossesse nerveuse ». Plus tard, Stendhal décrira le processus sous le nom de « cristallisation » (*De l'Amour*, chapitre 2) : nous ornons l'être que nous prétendons aimer de qualités qu'il n'a pas.

Ce type d'amour est une soif, et c'est le propre de la soif que de ne pas être difficile sur la nature du breuvage qui nous est présenté. Attention donc à ne pas tomber amoureux d'une « gourde » ! En fait, nous ne voyons pas l'autre, nous l'imaginons, auréolé de notre désir. C'est ce que j'appelle les « euphémismes de la passion », dénoncées par Lucrèce, et repris par Molière dans la tirade d'Éliante du *Misanthrope* (II, 4)¹. – Voir : [Molière](#).

C'est pourquoi Éros (Cupidon en latin) est présenté avec un bandeau sur les yeux. L'amour rend aveugle au réel des êtres.

Il postule même l'absence de son « objet », car la présence de ce dernier ferait obstacle aux projections et à l'imaginaire. « Présente, je vous fuis ; absente, je

vous trouve », dit Hippolyte dans la *Phèdre* de Racine. On est mieux avec quelqu'un quand il n'est pas là, que quand il est là. Son aura augmente avec la distance (*Major en longinquo reverentia*). Renversons donc les proverbes, qui prétendent pourtant être la sagesse des nations. Loin des yeux, près du cœur – Les absents ont toujours raison...

Mais je ne condamne pas du tout dans mon livre cette attitude. Que vaut-il mieux : un imaginaire qui fait vibrer intérieurement, ou un réel qui déçoit ? Il y a un idéalisme foncier dans éros, c'est certain. Mais c'est une partie de nous-mêmes, qu'il serait vain, et absolument dangereux, de vouloir extirper. Voyez la jolie phrase de Sacha Guitry : « Comme vous étiez jolie, hier soir, au téléphone ! » Méfions nous donc de la pulsion scopique, qui détruit le rêve en nous le faisant toucher des yeux. Méfions-nous de Skype, et de la webcam...

L'attente nous fait vivre, l'obtention nous tue. Réalisation, achèvement sont des meurtres. N'espérons pas toujours la réalisation de nos souhaits, de nos vœux. Ce qui est fait, effraie. La vraie fête, c'est la veille de la fête. Le vrai dimanche, c'est le samedi soir. Le meilleur moment en amour, c'est quand on monte l'escalier. Il est meilleur dans les rêves que dans les draps...

Derrière éros, il y a tout le platonisme, et son refus du monde réel, décrété fantomatique et inexistant (*République VI* : l'allégorie de la caverne). L'amour dit « platonique » d'ailleurs est une modalité d'éros. « En vérité chaque désir m'a toujours plus enrichi que la possession toujours fautive de l'objet de mon désir » (Gide, *Nourritures terrestres – La Porte étroite*, illustration de l'amour platonique : tout perdre pour tout sauver).

Seuls les idées, les archétypes, sont l'objet de nos désirs, dans un monde où nous nous sentons en exil. Nous sommes d'ailleurs, *allogènes*, comme le dit la gnose, qui est une version platonicienne du christianisme, et qui personnellement me fascine (voyez mon ouvrage : [Une voix nommée Jésus – L'Évangile selon Thomas](#)). Finalement, éros cherche à mourir à ce monde, au nom d'une exigence qui le refuse. « Je meurs ne de pas mourir » (sainte Thérèse d'Avila). De cette anorexie au monde, qui est constitutive de la passion même charnelle poussée à son point extrême, vous avez un parfait exemple dans le personnage d'Anne Desbaredes dans *Moderato Cantabile* de Marguerite Duras.

Éros cherche la sidération par la vision (fugitive) de l'archétype. Entrevu, il immobilise. Et quand on est ainsi cloué sur place, quand on est ainsi heureux, on devrait mourir. C'est pourquoi Éros et Thanatos ont partie liée. – Mais hélas ! nous ne sommes pas toujours à ce niveau d'extase, et il faut survivre dans la quotidienneté. Le visage adoré un jour, sur lequel s'est projeté pour nous (et bien souvent solitairement) l'archétype de la Beauté, vieillit, se flétrit : c'est la dure loi du temps. Cependant on ne cesse de vouloir revenir à la sidération initiale. Alors seul le souvenir peut nous donner un avenir. Le désir c'est cela : une fois perdue l'étoile (*sidus*) qui sidérait en nous transperçant, se sentir en manque d'elle et vouloir la retrouver (*desiderare*). Dans mes *Deux Visages de Dieu*, j'ai

appelé *Thaborisme* cette tentation de l'immobilisation, en souvenir de la Transfiguration de Jésus sur le Mont Thabor. Et j'ai illustré ce thème (vision « anéantissante » de l'étoile puis nécessité de marcher loin d'elle) dans le chapitre « Transfiguration » de mon livre [*À l'ombre de la Bible – Scènes de vie*](#).

Agapè, ou l'amour de don

Ici nous « tombons » dans la quotidienneté. Mais ce n'est pas du tout méprisable, car comme je viens de le dire la « sidération », sauf à mourir sur place, a nécessairement des lendemains.

Le mot *agapè* vient du grec, et signifie l'amour dans le texte du Nouveau Testament chrétien (où éros est totalement absent). Ainsi « Aimez-vous les uns les autres » se dit : *Agapate allèlous*. Ce mot a donné le français « agape », repas fraternel. En latin, Jérôme en sa Vulgate le traduit par *caritas*, qui a donné le français « charité ». Mais comme ce mot a pris aujourd'hui des connotations péjoratives (voyez l'expression : « faire la charité »), on garde aujourd'hui le mot « amour » (même s'il s'agit de tout autre chose que d'éros). Voyez-en l'illustration et le développement dans l'hymne célèbre que Paul lui a consacrée, et qu'on dit volontiers aux nouveaux époux à l'occasion des mariages (1 Corinthiens 13) – « Si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien » (ou : « je suis un néant », selon la traduction des cathares). En somme : « Sans amour on n'est rien du tout ! » (Piaf)

Tout se distingue ici en s'opposant. Les théologiens opposent l'amour de désir (*amor concupiscentiae*) et l'amour de bienveillance (*amor benevolentiae*). De la même façon, si éros est un amour captatif, c'est-à-dire cherchant une fusion, une identification avec son objet, agapè est un amour oblatif (du latin *offerre*, donner, offrir) qui respecte l'altérité de l'autre. Pourrait le résumer le passage biblique sur le jugement de Salomon, où la mère d'un enfant préfère qu'il soit à une autre et qu'il vive, plutôt que d'avoir la moitié d'un enfant mort. Voyez la parole d'Atalide dans *Bajazet* de Racine : « J'aime assez mon amant pour renoncer à lui. » Ou encore l'admirable couplet sur la tendresse prononcé par le boulanger Aimable dans *La Femme du boulanger* de Pagnol, d'après une nouvelle de Giono, *Jean le Bleu*. Là éros et agapè, passion, incendie des sens d'un côté, attentions et gestes d'amour de l'autre, s'opposent radicalement. C'est aussi une allégorie du couple « nature / culture » : le berger est nomade, vit dans les bois de façon sauvage (*silvaticus*, de *silva*, forêt), et les villageois sont sédentaires. L'intensité de la passion s'oppose à la « modicité quotidienne » (René Char), qu'il est aussi dans notre nature d'assumer.

Agapè introduit aussi la notion de perspective temporelle, de finalité donnée à la conduite. Tandis qu'éros veut s'anéantir dans l'extase d'un instant (comme le papillon brûle ses ailes et meurt dans la chandelle qui le fascine), agapè se projette dans l'avenir. La liturgie latine du mariage le montre : « Je vous unis pour le mariage (*Ego conjungo vos in matrimonium*) ». Il y a l'accusatif, *matrimonium*, cas de la destination (question *quo*), et non pas l'ablatif, *matrimonio*, cas

du lieu où l'on se trouve (question *ubi*). Attention à ne pas ici perdre son latin... La perspective n'est pas de causalité, mais de finalité. On n'épouse pas quelqu'un parce qu'on l'aime, mais pour l'aimer.



Voir ici : [Deux mains](#) →

En résumé, si éros veut être sidéré par l'expérience dont il est l'occasion, au risque de fermer ses yeux éblouis devant son « icône », agapè veut au contraire considérer l'autre, c'est-à-dire à la fois le regarder et le prendre en considération, donc agir pour le rendre heureux (ou heureuse). En ce sens, selon le mot de Cocteau dialoguant *Les Dames du bois de Boulogne* de Bresson, « Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour. »

Cependant, pour comprendre en quoi éros et agapè peuvent être unis dans une même vie amoureuse, ce qui est la thèse même de mon livre, il suffit de lire « Bonhomme » de Georges Brassensⁱⁱ – Voir : [Brassens](#).

Il y a bien sûr un passage de l'amour-rêve ou passif (éros) à l'amour-don ou actif (agapè) : « Où jadis elle rêva / De celui qu'elle aime ». Mais la fin montre qu'éros est encore présent, sous forme de la jalousie.

Du bon usage de l'amour

Les deux pôles que je viens de décrire sont également défendables. Celui qui s'en tient à éros peut toute sa vie durant chercher la sidération dont j'ai parlé. Au début de la vie, tel Werther, il est inconsciemment ébloui. Mais il peut ensuite cultiver consciemment cet éblouissement. Il devient Don Juan. On croit ces deux personnages opposés. Mais c'est une erreur : leur logique est la même. Tous deux ils aiment le désir pour lui-même, mais le premier ne s'en rend pas compte, et le second, si. Voyez la profession de foi de Don Juan dans la pièce de Molière : « Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve... » (I, 1) C'est moins un séducteur, qu'un homme perpétuellement séduit. Un homme d'ailleurs a commencé par « être » Werther, et fini par « être » Don Juan : c'est Musset. Il a cultivé le désir pour lui-même : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ! » Voyez aussi « L'Amour du mensonge » de Baudelaire, etc.

Si néanmoins l'on en reste à éros, on ne connaîtra jamais l'autre. Supposons un homme qui essaie un costume chez son tailleur, et que le costume ne lui aille pas. Que dirions-nous, si le tailleur voulait, pour retoucher, tailler dans le client ? Il devrait bien plutôt retoucher le costume. Pareillement, quand celui ou celle sur lequel ou laquelle nous avons fait nos projections et nos fantasmes se révèle différent d'eux, il serait absurde de le lui reprocher : nous devrions bien

plutôt retoucher le costume. Quand nous lui disons : « Je ne te reconnais plus », c'est que nous commençons à le connaître. Alors faisons le ménage dans nos projections !

Donc le « problème » d'éros (mais en est-ce un ?) est l'incapacité à assumer le déroulement du temps. Le livre d'Alquié, *Le Désir d'éternité*, lui est entièrement consacré. Mais on ne peut figer le temps, qui tel Chronos, dévore ses propres enfants. Et les catastrophes peuvent s'ensuivre. Comme dit plaisamment Raymond Devos : « Au début, ma femme et moi, on n'osait pas se regarder. Et maintenant on ne peut plus se voir ! » Osons-peut-être regarder l'autre...

Mais agapè, si fondamental aussi, a lui-même son danger essentiel : c'est celui du sacrifice de soi. Quand il devient sacrificiel, ce type d'amour est suicidaire, au sens propre : il fait mépris de soi-même, et cela n'est jamais bon. Quand Paul dit dans l'hymne que j'ai citée : « L'amour supporte tout », on peut ne pas être d'accord avec lui. Si un jour une femme, bercée par ce texte, est battue par son mari, devra-t-elle le supporter ?

Tous mes livres concernant la théologie ([*Théologie buissonnière, tomes 1 et 2, La Source intérieure*](#)), critiquent ce que je pense être un côté pervers du christianisme : l'idée de sacrifice salvateur ou rédempteur, qui mène à mon avis à un dolorisme et un masochisme très dangereux. Ils sont générateurs par ailleurs, par un mécanisme aisément compréhensible, d'une agressivité : plus on s'infériorise, plus on devient agressif et violent. *Omnia enim ex infirmitate feritas est*, dit Sénèque : toute cruauté dérive d'un sentiment de faiblesse. Plus petit est ou se sent le chien, plus fort il aboie. – Ce n'est pas le lieu de m'étendre là-dessus, mais je vous renvoie à ces ouvrages. Au reste, *Méandres de l'amour* traite ce point dans sa dernière partie, au chapitre : « Amour et sacrifice ».

Restent quelques points à esquisser pour faire qu'une relation, à mon sens, ait les meilleures chances de durer. Je me contente d'énumérer ici les points essentiels de ma troisième partie.

D'abord il faut se persuader que la fusion absolue dans l'amour (ce que cherche éros) n'existe pas, car ontologiquement nous sommes seuls. Ne confondez pas ici solitude, constante anthropologique, essentiellement bénéfique, car permettant le « centrage », la réunion à soi, et isolement (catastrophique). Seuls celui qui sait être seul peut vraiment aimer l'autre. Il ne l'instrumentalise pas pour se fuir, se détourner de soi-même, comme il se voit dans les petites annonces de Rencontres dans les journaux. Aimer, c'est veiller sur la solitude de l'autre. « Deux solitudes qui se protègent, se bornent et se rendent hommage. » (Rilke, *Lettres à un jeune poète*).

La conséquence est le maintien nécessaire d'une distance dans le couple. « Versez-vous à boire, mais ne buvez pas dans le même verre. – Deux arbres plantés trop près l'un de l'autre se font de l'ombre, ne s'épanouissent pas suffisamment. » (Gibran, *Le Prophète*) La promiscuité est meurtrière pour l'amour. Il

faut sans doute éviter la « vie commune », dans les deux sens de l'expression (vie ensemble, et vie banale). Peut-être aussi la chambre commune, le « dormir ensemble ». À chacun son espace et son lieu. Toi sans toit.

J'ai aussi insisté sur la nécessité de caractères proches. Si l'on souffre de sa propre nature, la tentation est grande de choisir l'autre à l'opposé de soi, en espérant que cela fera équilibre. Mais à l'usage cela s'avère un mauvais choix. Qu'attendre de quelqu'un avec qui nous nous ennuyons, ou que nous ennuyons, faute de partage possible ? Notez bien que je parle de caractère (c'est-à-dire d'intérêts communs), et non de niveau de culture. *La Dentellière* de Claude Goretta, à partir d'un livre de Pascal Lainé, montre l'erreur qu'il y a à ne considérer que l'instruction, alors que l'important est l'ouverture d'esprit et la communauté de goûts.

Un point encore qui m'est très cher : l'amour s'oppose absolument à l'amour-propre, au souci de représentation sociale, qui est asservissement au regard des autres. Les exemples que j'ai pris sont celui de Valmont, dans *Les Liaisons dangereuses* de Laclos : sottement il sacrifie son amour vrai pour Madame de Tourvel à son image sociale. Les romans de Stendhal, comme *Le Rouge et le Noir*, ou *La Chartreuse de Parme*, montrent aussi que l'ambition est incompatible avec l'amour. Il ne faut jamais hésiter : l'image que les autres se font de nous n'a rien à voir avec notre propre bonheur. Choisissons toujours le second, contre la première.

Dans mon chapitre « Les deux moitiés du chemin » je traite de la différence psychoaffective de l'homme et de la femme dans la relation amoureuse. On en voit une illustration dans *Madame Bovary* de Flaubert (II, 9)ⁱⁱⁱ – Voir : [Flaubert](#).

Il faudra en discuter, mais il me semble qu'homme et femme sont situés sur les deux rives d'un grand fleuve qui les sépare, et qu'ils doivent l'un et l'autre faire la moitié du chemin pour se rencontrer. J'aimerais bien que la discussion s'engage sur ce point : il y peut-être danger à essentialiser masculin et féminin. Peut-être est-on porté vers les [stéréotypes](#) : mais ne contiennent-ils pas une part de vérité ?

Pour préserver les commencements dans le déroulement de la relation, j'ai fait mention du roman *Le Zèbre* de Pascal Jardin. Comment faire que ce soit aussi beau que lors du premier jour ? Peut-être vouvoyer à nouveau celui ou celle qu'on tutoie depuis longtemps ? Voyez « L'Écharpe », de Maurice Fanon, « Les Pas », de Valéry, la fin de *La Sirène du Mississippi*, de Truffaut, etc. Lui écrire une lettre par la poste ? Lui donner rendez-vous dans un endroit inconnu ? Prier l'Ange des Commencements, comme dans « Cet amour » de Prévert (dans *Paroles*)^{iv} ? – Voir : [Prévert](#). – De toute façon, il ne faut pas trancher ce qu'on peut (encore) dénouer. Gribouille va se noyer par peur de la pluie...

En élargissant, car tout se tient, on notera que la gnose, contre toute espèce d'eschatologie, préconise le retour au Commencement, qui permet la réunification. « Là où est le commencement, là aussi sera la fin. » (*Évangile selon Tho-*

mas) Voyez aussi le dernier chapitre de ma [Source intérieure](#) : « La Source et l'Origine ».

Le dernier point que j'évoquerai ici (mais il y a bien d'autres points traités dans la troisième partie de mon livre), est la façon de se prémunir contre la finitude de la vie, l'entropie qui gagne, la rouille qui ronge tout. La solution ne me semble pas être dans l'acquiescement à cette platitude, ce que j'appelle la « banalisation », pas plus que dans son excès inverse et symétrique, l'« exaltation ». J'ai emprunté cette opposition au livre de Paul Diel, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*. Comme le dit Hermann Hesse dans *Le Loup des steppes*, la vie est une TSF : à côté de la musique sublime, et la violant, viennent les parasites, les grésillements, etc. Or on ne peut zapper. Il faut prendre au sérieux ce qui en vaut la peine, et rire du reste. C'est pourquoi la meilleure qualité d'un être me semble être son aptitude à l'humour : cela lui évite la psychorigidité, et dans une relation la volonté d'imposer son point de vue à l'autre. Mon livre s'achève donc sur un chapitre qui rapproche Amour et Humour.

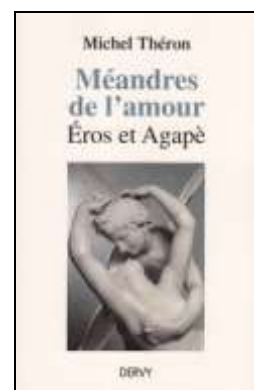
Conclusion

Pour reprendre ce que j'ai dit en commençant, éros et agapè (ou bien *philia*, l'amour d'amitié) ne doivent pas être radicalement opposés. Et je termine par une citation de Philémon et Baucis de La Fontaine :

« L'amitié modéra leurs feux sans les détruire
Et par des traits d'amour sur encor se produire. »

Connaître cette complexité est la grâce que je vous souhaite.
Je vous remercie.

© Michel Théron, 2014



Cliquer sur l'image

Molière

¹ L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix ;
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,

Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable :
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est dans son port pleine de majesté ;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Brassens

ⁱⁱ Malgré la bise qui mord,
La pauvre vieille de somme
Va ramasser du bois mort
Pour chauffer Bonhomme,
Bonhomme qui va mourir
De mort naturelle.

Mélancolique, elle va
A travers la forêt blême
Où jadis elle rêva
De celui qu'elle aime ,
Qu'elle aime et qui va mourir
De mort naturelle.

Rien n'arrêtera le cours
De la vieille qui moissonne
Le bois mort de ses doigts gourds,
Ni rien ni personne,
Car Bonhomme va mourir
De mort naturelle.

Non, rien ne l'arrêtera,
Ni cette voix de malheure
Qui dit: « Quand tu rentreras
Chez toi, tout à l'heure,
Bonhomme' sera déjà mort
De mort naturelle. »

Ni cette autre et sombre voix,
Montant du plus profond d'elle,
Lui rappeler que, parfois,
Il fut infidèle,
Car Bonhomme, il va mourir
De mort naturelle.

Flaubert

ⁱⁱⁱ Le drap de sa robe s'accrochait au velours de l'habit. Elle renversa son cou blanc, qui se gonflait d'un soupir ;
et, défaillante, tout en pleurs, avec un long frémissement et se cachant la figure, elle s'abandonna.

Les ombres du soir descendaient ; le soleil horizontal, passant entre les branches, lui éblouissait les yeux. Ça et là, tout autour d'elle, dans les feuilles ou par terre, des taches lumineuses tremblaient, comme si des colibris, en volant, eussent éparpillé leurs plumes. Le silence était partout ; quelque chose de doux semblait sortir des arbres ; elle sentait son cœur, dont les battements recommençaient, et le sang circuler dans sa chair comme un fleuve de lait. Alors, elle entendit tout au loin, au delà du bois, sur les autres collines, un cri vague et prolongé, une voix qui se traînait, et elle l'écoutait silencieusement, se mêlant comme une musique aux dernières vibrations de ses nerfs émus. Rodolphe, le cigare aux dents, raccommo- dait avec son canif une des deux brides cassée.

Prévert

^{iv} Cet amour

Si violent
Si fragile
Si tendre
Si désespéré
Cet amour
Beau comme le jour
Et mauvais comme le temps
Quand le temps est mauvais
Cet amour si vrai
Cet amour si beau
Si heureux
Si joyeux
Et si dérisoire
Tremblant de peur comme un enfant dans le noir
Et si sûr de lui
Comme un homme tranquille au milieu de la nuit
Cet amour qui faisait peur aux autres
Qui les faisait parler
Qui les faisait blêmir
Cet amour guetté
Parce que nous le guettions
Traqué blessé piétiné achevé nié oublié
Parce que nous l'avons traqué blessé piétiné achevé nié oublié
Cet amour tout entier
Si vivant encore
Et tout ensoleillé
C'est le tien
C'est le mien
Celui qui a été
Cette chose toujours nouvelle
Et qui n'a pas changé
Aussi vrai qu'une plante
Aussi tremblante qu'un oiseau
Aussi chaude aussi vivant que l'été
Nous pouvons tous les deux
Aller et revenir
Nous pouvons oublier
Et puis nous rendormir
Nous réveiller souffrir vieillir
Nous endormir encore
Rêver à la mort,
Nous éveiller sourire et rire
Et rajeunir
Notre amour reste là
Têtu comme une bourrique
Vivant comme le désir
Cruel comme la mémoire
Bête comme les regrets
Tendre comme le souvenir

Froid comme le marbre
Beau comme le jour
Fragile comme un enfant
Il nous regarde en souriant
Et il nous parle sans rien dire
Et moi je l'écoute en tremblant
Et je crie
Je crie pour toi
Je crie pour moi
Je te supplie
Pour toi pour moi et pour tous ceux qui s'aiment
Et qui se sont aimés
Oui je lui crie
Pour toi pour moi et pour tous les autres
Que je ne connais pas
Reste là
Là où tu es
Là où tu étais autrefois
Reste là
Ne bouge pas
Ne t'en va pas
Nous qui nous sommes aimés
Nous t'avons oublié
Toi ne nous oublie pas
Nous n'avions que toi sur la terre
Ne nous laisse pas devenir froids
Beaucoup plus loin toujours
Et n'importe où
Donne-nous signe de vie
Beaucoup plus tard au coin d'un bois
Dans la forêt de la mémoire
Surgis soudain
Tends-nous la main
Et sauve-nous.